Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

10 | 2021

Modes de Présence et Fonctions de l'écrivain dans la
cité

La critique de la société de consommation dans la trilogie allemande de L.-F. Céline

The critique of the consumer society in the German trilogy by L.-F. Céline

Bernabé Wesley

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elfe/3165>

DOI : 10.4000/elfe.3165

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Bernabé Wesley, « La critique de la société de consommation dans la trilogie allemande de L.-F. Céline », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 10 | 2021, mis en ligne le 15 octobre 2021, consulté le 22 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/3165> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.3165>

Ce document a été généré automatiquement le 22 octobre 2021.

La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

La critique de la société de consommation dans la trilogie allemande de L.-F. Céline

The critique of the consumer society in the German trilogy by L.-F. Céline

Bernabé Wesley

- 1 Il n'est pas rare de voir le narrateur de la trilogie allemande¹ interrompre sa chronique de la Seconde Guerre mondiale pour stigmatiser les tares qui, à ses yeux, affectent la société française de son temps : « [L]e monde 60 est trop jean-foutre, nicotinisé, alcoolique, aéroporté, blablaveux, pour qu'on trouve pas tout naturel qu'il n'existe plus... » (N, 470) Parallèlement à la chronique de la Seconde Guerre mondiale qui forme son récit principal, le triptyque que forment *D'un château l'autre* (1957), *Nord* (1960) et *Rigodon*² (1969) dresse en effet une critique de la société de consommation et du mouvement de modernisation rapide qui s'emparent de la France dans les années 1950. Au milieu de la chronique de guerre qui donne son unité à la trilogie allemande, des digressions, des commentaires sur l'actualité ou des séquences entièrement situées dans le présent de l'écriture interrompent le fil continu du récit afin d'évoquer la société française d'après-guerre. Ces passages frappent par leur nombre, par la diversité des phénomènes sociaux et historiques qu'ils évoquent, mais aussi par la créativité des formes d'écriture qu'ils suscitent. Les textes de Céline font subir une reformulation distanciée aux mots d'ordre de la publicité vantant l'avantage d'avoir une automobile ou l'arrivée de la lessive dans les ménages. Au sein du texte s'enchaînent les observations ironiques sur les bouleversements occasionnés par la modernisation accélérée du pays et son entrée dans l'ère de la consommation. Les derniers romans de Céline manifestent ainsi une portée critique qui, loin d'être isolée, est commune à des romans de mœurs du tournant des années 1950-1960 publiés par Elsa Triolet, Georges Perec et d'autres romanciers qui cherchent à représenter la société de consommation telle qu'un individu la vit.
- 2 Comment apprécier la créativité de cette exégèse de la société de consommation et de la modernisation en France ? Afin d'éviter de tomber dans le piège de la condamnation

ou de la réhabilitation de l'auteur, cet article examine cette question dans une perspective sociocritique et en fonction d'un parti pris littéraire. Celui-ci consiste à se demander simplement comment se pose, malgré les positions réactionnaires de leur auteur, la question d'une dimension critique des textes céliniens à l'égard du *logos* modernisateur de l'immédiate après-guerre en France, dont l'écriture attaque symboliquement les récits et les discours. Il y a là, sinon une forme d'engagement, du moins une dimension sociale de l'œuvre que les partis pris du pamphlétaire ont occulté, mais qui est là depuis *Voyage au bout de la nuit*, reçu en 1932 comme le grand roman sur la misère qu'attendaient les intellectuels de gauche³. L'hypothèse de cet article postule que cette dimension critique du roman célinien se renouvelle dans l'après-guerre en envisageant les enjeux sociaux et politiques de l'émergence d'un mode de vie consumériste.

- 3 Une telle interrogation suppose de faire l'examen des déplacements, des scénographies et des dérives discursives ou lexicales que subissent les impératifs de ce nouveau chenal des satisfactions aussitôt qu'ils franchissent le seuil de l'espace littéraire. C'est donc à partir de ses modalités formelles que sera interrogée cette histoire critique de la société française d'après-guerre. Deux dynamiques imbriquées se dégagent de cette histoire contestataire des années 1950, celle du déclin de l'empire colonial français, qui ne sera pas abordé ici⁴, et celle de la rénovation capitaliste qui a façonné alors la société française.

La société de consommation

- 4 Différents travaux d'histoire⁵ ont montré comment le tournant des années 1950-1960 marque en France une étape importante de l'entrée du pays dans l'ère de la consommation. La France se pare alors de matières plastiques multicolores, elle rêve de résidences secondaires et de destinations exotiques. Des enseignes comme Prisunic et Club Med fleurissent çà et là, le premier centre commercial Carrefour ouvre à Sainte-Geneviève-des-Bois en 1963, le drugstore Publicis fait de même sur les Champs-Élysées.
- 5 Ce processus historique fait aussitôt l'objet de critiques qui portent essentiellement sur la société de consommation⁶. Cette dernière suscite d'abord une pensée de la quotidienneté qui se demande comment les nouvelles formes de consommation affectent la vie ordinaire. La revue du groupe *Socialisme ou Barbarie*⁷ fondée par Cornelius Castoriadis et Claude Lefort publie dès 1948 des articles qui fondent une critique radicale du capitalisme occidental et de la sémiotisation des objets qu'opère la consommation. En 1961, le philosophe marxien Henri Lefebvre réédite sa *Critique de la vie quotidienne*⁸. L'année suivante paraît *L'Esprit du temps* d'Edgar Morin⁹, essai qui explore les modes, les incitations publicitaires et les symboles de l'industrialisation de la culture telle qu'elle se vit au jour le jour. Deux ans plus tard, le livre de David Riesman est traduit sous le titre *La Foule solitaire*¹⁰ ; cette critique du fait consumériste est secondée par la revue *Esprit* et, plus tard, par la célèbre analyse de Jean Baudrillard¹¹.
- 6 La littérature s'empare également de la fringale consumériste qui frappe la société française. *Roses à crédit* d'Elsa Triolet¹², paru en 1959, est suivi par *Les Petits enfants du siècle* de Christiane Rochefort¹³ en 1961. En 1966, Simone de Beauvoir publie *Les Belles images*¹⁴ et, l'année suivante, Jean-Louis Curtis fait paraître *Un jeune couple*¹⁵. En 1965, *Les Choses*¹⁶, premier roman de Georges Perec, prend la forme d'une observation

sociologique de la vie d'un couple parisien dont l'identité est surdéterminée par ce qu'ils possèdent ou pas.

Le personnage de « jean foutre »

- 7 Les derniers textes de Céline s'inscrivent dans le fil de cette littérature qui refonde une critique de la société de consommation de l'intérieur même du roman. De la IV^e République et du mouvement de modernisation dans lequel s'engage la France au sortir de la guerre, la trilogie dit qu'elle est d'abord marquée par l'entrée du pays dans « l'ère du consommateur ».
- 8 Les textes intègrent de manière satirique les termes d'une nouvelle mythologie qui nimbe les objets de la consommation et ils poussent dans l'outrance les descriptions détaillées de ce nouveau pays de Cocagne. Leur écriture assimile la rhétorique d'hédonisme décomplexé qui accompagne ce rêve d'opulence à des valeurs « matérialise[s] » (DCL, 55) dégradantes que personnifie le « jean foutre » [sic], figure que les moqueries fréquentes de l'énonciateur érigent en véritable personnage. Celui-ci garde les traits du « bon à rien » que désigne à l'origine le substantif à valeur injurieuse. Jouisseur paillard, pressé de faire bonne chère et de boire sans modération, avide de congés payés, d'automobiles et de loisirs, « jean foutre » est loin d'être un simple sybarite égaré dans des raffinements vulgaires. Homme de son temps proche du type social du « jeune cadre dynamique », il est d'abord un démocrate du *standing* qui, à l'instar de Monsieur Arpel dans *Mon oncle* (1958), vénère par-dessus tout le prestige social et les signes extérieurs de la réussite, lesquels font tant défaut au narrateur-médecin qu'il vient consulter : « je vais moi-même aux "commissions"... voilà qui vous discrédite !... je vais aussi porter les ordures ! moi-même ! la poubelle jusqu'à la route !... vous pensez ! comment je serais pris au sérieux ? » (DCL, 20) La vitesse, celle de l'automobile ou de l'avion, est le credo de cet épicurien pressé : « Chauffeur ! chauffeur !... Monsieur à Lourdes ! [...] vite ! vite ! » (DCL, 195) Elle donne la mesure de l'importance sociale que lui octroie l'élimination impatiente de tout temps mort et l'universelle mise à disposition de la planète comme marchandise touristique : « je veux pas vous bluffer que je suis le bouleversant voyageur, le "Madon des Sleepings", maintenant qu'aller-retour Le Cap est un petit impromptu de week-end !... New York par la stratosphère plus ennuyeux que Robinson... » (N, 440) Personnifiée dans la figure du « jean foutre », la société de consommation des années 1950 fait l'objet d'une satire qui stigmatise aussi bien la consommation de masse que la société des loisirs naissantes ou les discours publicitaires d'une économie capitaliste du désir.

Un consumérisme aristocratique

- 9 Hédoniste grossier, « jean foutre » a la paresse d'une nouvelle société des loisirs que la trilogie peuple étrangement « d'assurés sociaux » dont l'arrogance est celle d'un patient-roi : « Je voudrais voir un peu Louis XIV avec un "assuré social" ! ... il verrait si l'État c'est lui !... » (DCL, 56) La rencontre peu probable entre le roi soleil et les nouveaux assurés sociaux est l'indice d'un imaginaire aristocratique projeté sur la réforme sociale du moment. Elle reformule en effet les discours de défense du droit à la santé qui, sous l'égide du Conseil de la Résistance, accompagnèrent la naissance de l'assurance maladie et l'octroi d'une troisième semaine de congés payés en 1956 – soit

une année avant la sortie de *D'un château l'autre*. De manière peu surprenante, le commentaire fait fond sur l'accusation classique de laxisme et de permissivité, et sur la critique conventionnelle des abus et des fraudes de l'assistanat social que la droite fait traditionnellement à l'État-providence et à toute espèce de lutte contre les inégalités.

- 10 Or le grief éculé du laxisme est reformulé sous une forme outrancière. Celle-ci associe les avancées sociales des années 1950 à un système d'acointances et de privilèges présentés comme la reformation d'une société aristocratique. Les patients du médecin-narrateur de la trilogie détournent la raison d'être de l'assurance maladie au profit d'une éternelle vacance que le praticien doit prolonger sur-le-champ par des « arrêts maladie » : « vos conseils ?... ah ! là là là vieux pitre !... “vacances” qu'on vous demande ! et signez !... tampon et salut ! vieux parasite ! » (DCL, 56) L'homme moderne relève d'une catégorie d'« oisifs absolus » (DCL, 652) dont les *desiderata* sont ceux d'une nouvelle noblesse : « la dame “tourneuse” ménopausique assurée sociale vous fait de ces caprices et colères pires que la Maintenon ! » (DCL, 55) Dans la parole du narrateur, les congés payés engendrent un véritable cauchemar collectif. L'entièreté de la vie sociale est paralysée par l'absentéisme et la nuisance sonore de ces « viandes à bagages » (DCL, 504) qui racontent sempiternellement leurs vacances. La figure du « Français moyen » y laisse place à celle d'un « jean foutre » toujours assimilé à un parvenu dont les prétentions aristocratiques s'accompagnent des mêmes vices que ceux de ces ancêtres versaillais.
- 11 De cette vie ordinaire à l'ère de la consommation, Céline se fait aussi le chroniqueur, non pas au sens des chroniqueurs médiévaux qu'il réécrit dans la trilogie¹⁷, mais à la façon d'un anecdotier du Grand Siècle. Tallemant des Réaux lui inspire une forme brève et libre d'écriture de l'histoire à partir d'éléments considérés comme circonstanciels et négligeables qui forment une écriture des indiscrétions de l'histoire : « Tallemant suffit, compact, vous met tout, pognon, les crimes, l'amour... en pas trois pages... » (N, 499) Dans cette réécriture des *Historiettes*, la peinture du siècle épingle le goût de la bacchanale, les maladies vénériennes, la consommation excessive de vin, l'arrogance et les caprices de Monsieur Tout le Monde. Ce dernier est érigé en noble débauché qui profite d'un système où les partis politiques et les castes ont remplacé la distinction de la naissance et la toute-puissance du roi Soleil. Le texte brocarde tout particulièrement le personnage de la « starlette ». Effigie du nouveau système de vedettariat de l'après-guerre, elle personnifie « la rémanence obvie de l'aristocratie¹⁸ » qui marque selon Pierre Popovic l'imaginaire social de l'après-guerre :
vedettes, télévisions, pancraces, chirurgie du cœur, des nichons, des entre-fesses, des chiens à deux têtes, l'Abbé et ses spasmes homicides, whisky et longues vies, les joies du volant, l'alcôve de la Grande-Duchesse, basculeuse de Trônes... que je vienne moi en plus vous demander de vous procurer mon pensum d'une façon d'une autre !... je vois mal !... arrive que pourra !... tant pis !... la suite ! (N, 454)
- 12 L'énumération liste les célébrités, les canons esthétiques, les plaisirs de la table et les modes qui ont conquis des contemporains dédiés à la quête du plaisir et à une oisiveté princière. Cette critique des prétentions au sang bleu du Français moyen tient sur un paradoxe, et non des moindres. Elle forme en effet l'envers dégradé de l'idéal aristocratique du narrateur lui-même, lequel rêve, par exemple, de s'exiler en tant qu'ambassadeur à Saint-Pierre-et-Miquelon. Mis sous le même chef d'accusation que les autres, l'énonciateur appartient également à une société qui produit de la discrimination sociale fondée sur la possession des richesses. Au sein de la

IV^e République et du retour à l'état de droit, l'ordre injuste de privilèges et de domination s'est déjà reformé sur la consommation.

Délire verbal

- 13 Sous la plume de Céline, la figure du consommateur est un objet de délire verbal qui dépasse de loin les discours déclinistes et hygiénistes du narrateur. En effet, ces derniers sont en partie parodiés, comme lorsque le narrateur affirme que « “tout finira par la canaille” » et ajoute que « Nietzsche l'avait très bien prévu » (N, 543). L'attribution de la formule mise entre guillemets au philosophe allemand accentue le ton outrancier du passage, clairement démarqué d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, et assimilé par le texte à un signe de la sénescence du narrateur lui-même. Comme dans la « complainte du progrès » (1956), alors chantée par Boris Vian, les objets de désir capitaliste donnent lieu à des descriptions dans lesquelles le texte s'engouffre jusqu'à l'abîme. Ils forment des suites lexicales sémantiquement unies en un tout qui balise une existence vouée à « la télévision, les vacances, l'apéritif, plus la voiture, les assurances » (N, 650), etc. Les biens de consommation, les arts de la table et les vices en tous genres s'y confondent pour dessiner un mode de vie de noceur : « apéros ! quels choix !... sucrés et amers ! l'optimisme total !... ah ! ah !... un coup de foie gras, une cigarette, deux flûtes de Mumm, vous me direz des nouvelles ! Le “Relais” chez soi !... » (DCL, 16) L'écriture célinienne fait concurrence à l'abondance consumériste dans des hyperboles scatologiques : « les plus gros fias, les plus forts bides, plus puissants cacas » (DCL, 456). Elle abuse des superlatifs (« les plus pires priapiques gibbons » [DCL, 160]) ou d'adverbes à valeur de superlatif absolu marquant la totalité : « tout débiles idiots blablateurs boutonneux tout naves » (DCL, 173). Elle recourt à des métaphores extravagantes : « la vie pour eux, c'est un pneu » (DCL, 4). La démesure s'y manifeste dans des énumérations cumulatives (« bâfrer, roter, pinter », [DCL, 12]) ou des détournements d'expressions tirés de réclames publicitaires : « et hop ! en voiture ! une autre gargote ! un autre caviar !... » (N, 649) Les discours sur la décadence de la cour que le texte emprunte aux moralistes du XVII^e siècle et notamment à La Bruyère sont ainsi hystérisés de façon à parodier les discours publicitaires et les réclames commerciales du moment.

Mythologie sanguine

- 14 Trois objets de vénération, dont « jean foutre » raffole, se distinguent dans l'immensité de ce supermarché des désirs. Deux d'entre eux figurent dans tous les décors de la vie alimentaire et sont des biens patriotiques aussi nationalisés que socialisés. Le premier n'est autre que le vin, ce pilier de la sociabilité française qui manque tant dans la nouvelle « Le vin de Paris » de Marcel Aymé (1947). « Boisson-totem¹⁹ » épinglée par Roland Barthes comme l'une des *Mythologies* du monde moderne, elle engage tout un acte collectif contraignant de croyances et de sèmes identifiants auxquels on ne déroge pas sans être tenu de s'expliquer. Or le vin est médicalisé dans la trilogie et prend les dimensions d'un fléau sanitaire directement associé à l'alcoolisme clinique des adeptes « du gros rouge » (DCL, 56) et autres amateurs d'« agressifs cocktails » (DCL, 498) dont les consultations trouvent qu'une conclusion expéditive : « un apéro, ils s'envolent !... » (N, 667) Pour sa part, le bifteck, dont la découpe frénétique venait d'être

chantée par Boris Vian dans « Les joyeux bouchers » (1955), fait l'objet d'une démocratisation dans les années cinquante. Il participe de la même mythologie rouge qui élève la force taurine au rang de raison d'être. Son caractère sanguin, généralement rattaché à la vigueur et à l'appétit, est systématiquement associé à la mort dans la trilogie : « qu'ils s'y roulent bien dans les biftecks ! qu'ils fassent ce qu'il faut ! qu'ils se fassent éclater !... et à la sauce !... toutes les sauces ! » (DCL, 16) « [J]ean foutre » donne ainsi un visage bien français à la culture dite « de masse » et à « l'américanisation des mœurs » en l'incarnant sous la forme d'une identité nationale *a minima* : d'après la diététique ascétique du narrateur-médecin, être français, c'est faire bombance et tenir l'alcool. Des mots d'ordre du « *primum* bouffe » (DCL, 165), le texte dit en effet qu'ils font pulluler des « Champions tous élevages gras double » (DCL, 10) et qu'ils composent les fétiches d'une société qui érige les « “Dieux Barbaque et Bibine” » (DCL, 10) en religion. « Athée du bistek », « hostile à whisky » [sic] (DCL, 10), le docteur Destouches examine avec consternation les ravages de ce nouvel opium du peuple, « idéal gras » aux effets néfastes sur les « postères » (DCL, 90) :

vous les faites asseoir, vous leur prenez leur « tension »... comme ils bouffent trop, boivent trop, fument trop, c'est rare qu'ils se tapent pas leur 22... 23... *maxima*... la vie pour eux c'est un pneu... que de leur *maxima* qu'ils ont peur... l'éclatement ! la mort !... 25 !... là, ils s'arrêtent d'être loustics ! (DCL, 4)

- 15 La scénographie de la consultation médicale que recréent les textes de la trilogie diagnostique en termes cliniques la malnutrition engendrée par la consommation de masse. La société de consommation en ses débuts est déjà un corps maladivement adipeux qu'engraisse une hygiène de l'excès. Mêlant des considérations médicales à celles qu'il fait sur l'état de la France, le chroniqueur stigmatise le surpoids, la haute tension, le cancer et les problèmes de prostate que posent l'explosion de l'alcoolisme et l'abondance des produits d'alimentation²⁰. Ainsi médicalisée, la grammaire hédoniste de l'impératif à consommer revêt les traits d'un problème de santé nationale préoccupant.

L'automobile

- 16 Le troisième objet d'idolâtrie de cette religion de la consommation peut être évoqué en revenant à l'image de la « vie pneu » du passage précité. Le détournement lexical qui la fonde emprunte un terme, impropre dans le contexte médical où il surgit, à l'univers de l'automobile, véritable objet culte de l'imaginaire de la consommation de l'après-guerre. La prose célinienne montre qu'elle est un de ces objets-valeur en fonction duquel se définit le standing social, voire la valeur d'une vie : « roulez auto, Suez pas Suez, vous existerez ! » (DCL, 55) Évoquée à plusieurs reprises dans la trilogie, la marchandise reine d'une époque fascinée par la DS donne lieu à une mise en scène de l'accident, pierre angulaire des moments d'intrigue ou de crises majeures dans les films et les fictions d'après-guerre :

les autos !... elles arrêtent pas ! là, vous pouvez voir la folie !... la trombe vers Versailles ! Cette charge des autos !... semaine ! dimanche ! comme si l'essence était pour rien... autos à une... trois... six personnes !... goinfrees pansues, rien à foutre !... où qu'ils vont tous ?... pinter, bâfrer, pire ! parbleu !... plus ! plus !... déjeuner d'affouaïres !... ouaïres !... ouaïres !... voyouages [sic] d'affouaïres !... ouaïres !... ouaïres !... rots d'affouaïres !... rrrôâ ! [...] tout rotant de canards aux navets ! ploutocrates, poujades, communisses, rotant pétant plein l'autoroute ! l'union des canards aux navets ! 130 à l'heure ! plus pétant rotant pour la paix du monde que

tous les gens qui vont à pied ! canards historiques !... « Relais » historique ! menu historique !... vous sortez de table de façon tellement enivrante (*Château Trompette* 1900) que c'est pur miracle ! pichenette ! que vous défonciez pas le remblai, l'éérable, le peuplier avec ! et votre direction et le volant !... vlan !... deux mille peupliers ! autopunitif en diable !... que diable ! freins puants ! freins flambants !... toute l'autoroute et le tunnel ! joyeux drilles ivres ! doublant, triplant, s'engouffrant ! le délire, la ferveur que c'est !... ah ! *Château Trompette* 1900 !... la plusss [sic] vie que ça donne !... l'abîme ! canard aux navets... mille trois cents voitures roues dans roues ! palsambleu Dieu, zut ! viandes si plein de sang, prêtes à roustir ! un coup de champignon ! le four ouvre ! la Messe est là ! pas à l'eau bénite !... au sang chaud ! sang, tripes, plein le tunnel !... le rare de rare qui réchappera pourra jamais vraiment se vanter s'il a tué tous les autres ou non ? Croisade ! croisons ! pèlerins bolides ! pleins la minute et le peuplier ! pétants, rotants, colères, fin ivres ! *Château Trompette* ! canard maison ! les C.R.S. regardent... marmonnent... agitent... gesticulent... brassent le vent !... trente bornes à la ronde les fidèles sont venus... tout voir ! tout voir ! plein les deux remblais les voyeurs !... mémères, pépères, tantines, bébés ! sadiques pécores ! le gouffre à 130 à l'heure, et les bolides, et les C.R.S. en pantaine... brassant le vent... tunnel fumant ! *Château Trompette* ! l'asphalte brûle !... (DCL, 12-3)

- 17 La « catastrophe en suspens » (MC, 83) qu'imaginait déjà *Mort à crédit* prend les formes d'un carambolage de la fiction elle-même. Elle met en orbite les indicateurs symptomatiques d'une anxiété culturelle profonde qui se cristallise autour de l'objet fétiche de la modernisation rapide, la voiture et de l'« idéologie-voiture » qu'elle sous-tend. Le texte déforme les éléments propres à une culture de l'automobile dont il détourne les slogans marketing (« la plusss [sic] vie que ça donne » [DCL, 13]), les lieux-balise – le Relais revêt une importance « historique » (DCL, 12) – et les itinéraires obligés comme celui de l'autoroute des vacances évoquée par Julio Cortázar dans la nouvelle « L'autoroute du sud²¹ ».
- 18 Ce qu'invente alors l'écriture est une nouvelle mythologie funèbre de la voiture. Le mode de vie de l'homme moderne dont elle est l'emblème est ramené à la trajectoire d'un fat adipeux qui roule vers sa propre mort au volant d'un bolide considéré comme la manifestation d'une volonté de puissance où se cache un désir d'en finir. Cette scénographie de l'accident de voiture emprunte étrangement des éléments à un imaginaire de la croisade. L'embouteillage se transforme en « croisaderie à l'essence » menée par des « pèlerins bolides » dont la monture se compte, elle aussi, en chevaux. La « Messe » noire du Progrès rassemble les « fidèles » autour d'un rituel de sacrifice qui demande toujours plus de « sang chaud » pour alimenter l'« immense brasier » de « viandes [...] prêtes à roustir ». Par dérision, l'esprit chevaleresque perdu est rappelé dans le cru dont les pèlerins modernes s'avisent avant de prendre le volant, un certain « Château-Trompette 1900 » dont le nom, calqué sur l'adjectif « pompette », est répété à la façon d'un *running gag* sonore. En insistant sur la dégradation des corps et sur le comique du carambolage, l'imaginaire médiéval de la croisade place le logos modernisateur au centre d'un carnaval noir. Le sacrifice collectif spectaculaire de tôles, de mécanique et d'existences humaines que représente l'accident est un gigantesque *happening*. Dans la destruction seule, les possessions sont là par excès et témoignent, dans leur immense disparition, de la richesse. Le célèbre plan-séquence de l'embouteillage dans *Week end* (1967) de Jean-Luc Godard offre un équivalent cinématographique de ce passage, avec le même rapport à l'amnésie collective : sur la route de campagne dans laquelle le réalisateur suisse représente la société des loisirs et

son culte de la « bagnole » se décalque le chemin du grand exode qui suivit la défaite de 1940.

- 19 La grande fête de la consommation repose donc sur trois éléments qui renvoient au même motif. Le sème du sang circule du vin à la viande et aux corps accidentés par l'automobile. Il est tiré par le texte comme le fil conducteur d'un imaginaire catastrophiste qui rappelle un imaginaire de la croisade comme des discours d'un autre siècle sur la décadence des mœurs. De façon comique et cauchemardesque à la fois, cette nouvelle religion de la consommation prend la forme d'une grande liturgie funèbre.

La geste moderniste

- 20 La critique du consumérisme se double d'une mise à distance des discours qui promeuvent la modernisation du pays. Dans *Rouler plus vite, laver plus blanc*²², Kristin Ross a décrit le mouvement de modernisation brutale et massive que la France connût en une dizaine d'années (1955-1965) et qui provoqua d'importants changements sociaux et culturels. Des travaux d'histoire récents²³ ont démontré que le mouvement de modernisation du pays que Jean Fourastié²⁴ dénomme les « Trente glorieuses » en 1979 a, dès ses débuts, fait l'objet de nombreuses critiques. L'expression, inventée rétrospectivement au sortir d'un cycle de croissance forte qui dura près de trois décennies, postule ainsi le tranquille embourgeoisement de la France à travers une « révolution invisible de 1946 à 1975²⁵ ». Depuis Fourastié et y compris chez les historiens qui érigèrent la « modernisation » en acteur central et nécessaire de leur récit, les décennies d'après-guerre sont souvent vues comme une période de consensus sur les bienfaits du progrès scientifique et technique. La conflictualité sociale aurait porté sur la répartition des fruits de la croissance mais non sur le sens du progrès lui-même. Enivrée par la croissance, absorbée par « les choses » que décrit Georges Perec, en marche vers une civilisation des loisirs et de la consommation, la population française aurait joyeusement embrassé, jusqu'au tournant de 1968, un modèle de société industrielle et technologique.
- 21 C'est cette modernisation rapide qu'attaque symboliquement la trilogie allemande. La prose célinienne redonne voix aux alertes et aux controverses que provoquent alors les dégâts du progrès. Elle évoque la pollution des rivières et ses conséquences sur la qualité de l'eau : « méchante rigolade cette soi-disant eau potable saturée Javel ! » (*DCL*, 1) Son rire inquiet fait une place à la défense des milieux et des paysages contre les autoroutes et l'aménagement urbain, ou aux problèmes déjà posés par la malnutrition : « y a des épandages [...] où toute la merde est si bien mixture diluée qu'elle nous est revendue en poireaux carottes salsifis, très appétissants... » (*R*, 851) Le texte commente le caractère insensé et violent de l'urbanité, de l'architecture des grands ensembles, et de tant d'autres aspects de la modernisation que leur typologie demanderait de véritables listes à la Prévert.
- 22 Les cibles premières de cette critique antiprogressiste sont la Technique et le Progrès, présentées comme deux instances mythologiques et assimilées au progressisme et au néoscientisme qui servent de socle idéologique au grand élan modernisateur des années 1950-1960. La défiance de l'auteur à l'égard de la technologie et du progrès était manifeste dès l'épisode des usines Ford de *Voyage au bout de la nuit* ou dans le récit de l'Exposition Universelle de *Mort à crédit*. Dès les années 1930, Céline fit du progrès un

objet de discours qui suscite de nombreux commentaires marqués par une tonalité nostalgique, par des prophéties apocalyptiques, par un éloge de l'invention et par l'exploration d'un lien obscur entre technologie et pulsion de mort. À la fin des années 1950, les puissances dévastatrices de la technologie de guerre et le mode de vie hédoniste de la société de consommation forment l'envers et l'endroit d'un même progrès qui mène la civilisation européenne à sa perte :

compliquez pas les Écritures ! le génie de cette Civilisation c'est d'avoir trouvé des raisons aux pires paranoïaques boucheries... le sens de l'Histoire !... *new look*, assurés sociaux sanguinolents, foies en marmelade, méninges en loques, sadiques fainéants motorisés, télévisés, ravis !... (DCL, 492)

- 23 Comme beaucoup d'autres à la même époque, l'œuvre du médecin de Meudon met en texte une extinction du monde provoquée par les seuls pouvoirs destructeurs de l'homme et relève de ces imaginaires de la fin étudiés par Jean-François Chassay dans *Dérives de la fin*²⁶. Le récit eschatologique et les prophéties apocalyptiques²⁷ se confondent avec les tableaux antiprogressistes de l'œuvre²⁸ où les guerres du XX^e siècle et les progrès de la modernisation suivent un seul et même sens de l'histoire.

Modernisation et fin du monde

- 24 Les chroniques superposent les temps de guerre et de paix en cherchant à mettre au jour l'obscur complicité que le progrès établit entre les deux. Comme le suggérait déjà l'humour noir du passage sur l'accident de voiture cité plus haut, une continuité historique lie les progrès techniques de la modernisation et la technologie à visage destructeur de la Seconde Guerre mondiale : « Berlin, Paris, une heure, à peine !... [...] les progrès de demain ! [...] une seule monnaie et l'avion ! [...] c'est pour ça que les guerres existent !... le progrès ! plus de distances ! plus de passeports ! » (DCL, 474) Une même scénographie catastrophiste représente les bombardements des conflits armés, les bouleversements occasionnés par les nouveaux moyens de communication et de transport et la révolution de l'électroménager propre aux années 1950. Au canonage de l'Allemagne de 44, aux lynchages collectifs et aux exodes massifs répondent l'anéantissement par la bombe atomique, la mort au volant, la pollution des villes et les ravages physiques des excès consuméristes. La modernisation des années cinquante est assimilée au retour d'un progrès mortifère et hors de contrôle qui peut à tout moment basculer dans la guerre.
- 25 Dans le contexte historique des débuts de la guerre froide, le spectre de l'apocalypse nucléaire repose en effet les questions que soulèvent les dérives de la science et du Progrès en leur donnant une urgence et une forme inquiétantes. L'atome nourrit un imaginaire de la fin que le nucléaire a fait plus prégnant que jamais dans la littérature. « [O]n transforme la planète en un gigantesque laboratoire », s'inquiète par exemple Georges Bernanos²⁹. Bien avant les images de la Terre vue de la Lune, l'arme nucléaire paraît comme l'événement qui unifie la condition humaine et la planète face au danger d'une extinction par et à cause de l'homme : « événement analogue à la découverte de l'Amérique, la bombe clôt le monde » au lieu de l'ouvrir, puisque, « sous la menace de l'explosion finale, la Terre forme un tout », avance Bernard Charbonneau³⁰.
- 26 Sous la plume de Céline, l'angoisse que suscite l'armement atomique fait l'objet de commentaires ironiques nombreux, comme celui sur lequel s'ouvre *Nord* : « à soixante-cinq ans et mèche que peut bien vous foutre la plus pire archibombe H ?... Z ?... Y ?...

souffles !... vécilles ! » (N, 303) La peur de l'atome est également nourrie par les convictions anticomunistes de l'auteur. En pleine Guerre froide, les deux blocs en lutte sont décrits comme les deux cylindres d'une même presse qui pousse l'espèce humaine vers sa prochaine extinction : « je regarderai le laminoir gagnant ! s'il est atomisé ? bath !... bath !... dans le sens de l'Histoire ? parfait ! » (DCL, 33) Dans la chronique de guerre, les territoires dévastés par les conflits armés qu'arpente le chroniqueur sont le champ d'expérimentations scientifiques dangereuses qui révèlent la puissance destructrice de la technologie : « une explication valait [...] que c'était un retour d'arme secrète... en boomerang... lancée de Peenemünde... pas loin Peenemünde... en principe c'était pour Londres... moi je dois dire je voyais pas de raisons qu'ils ne recommencent pas... » (R, 834) L'île de Peenemünde, située dans la mer du Nord, à proximité des côtes poméranienes, avait été le lieu choisi par le III^e Reich pour installer les laboratoires de recherche qui mettaient au point diverses « armes secrètes » comme les V2. Elle rappelle l'idée, formulée dans *Nord* par le professeur Harras, d'une « Apocalypse vaccinée » (N, 426). La formule indique que c'est la science elle-même qui, au nom même du progrès, prolonge indéfiniment la guerre. En ce sens, l'attraction pour la bombe sur laquelle revient le narrateur montre que le discours célinien sur les sciences est une critique de l'humanité à travers la science³¹, celle-ci restant aux mains d'une nature humaine fascinée par l'idée de jouer avec sa propre mort.

- 27 Pour le Céline de l'après-guerre, l'*Angelus Novus* du progrès rend aveugle aux potentialités catastrophiques du présent. Sa fresque du *logos* modernisateur est en interaction directe avec l'amnésie collective des années cinquante. Le récit d'émancipation par la consommation qu'il parodie dévoile que ce rêve d'opulence est le soutien sémiotique et narratif d'une refondation nationale qui renie son passé. La fonction critique première de la trilogie allemande est de rappeler, par des effets de revenance, que le grand récit moderniste qui s'empare de l'hexagone dans l'après-guerre forme l'envers caché d'un progressisme dont la Seconde Guerre mondiale a révélé le pouvoir de destruction inédit. La présence de Céline dans la société d'après-guerre ne se réduit donc pas à une rhétorique d'autojustification. Elle révèle ce que la restauration républicaine de l'après-guerre a de commun avec les heures les plus sombres du conflit qui vient de s'achever. Elle réside dans cette capacité à voir dans l'histoire un ensemble d'erreurs et de récits de catastrophe qui mettent le présent à distance critique.

BIBLIOGRAPHIE

Actes du XIX^e Colloque international L.-F. Céline, Céline et l'Allemagne, (Berlin, 6-8 juillet 2012), Paris, Société d'études céliniennes, 2013, 308 p.

Céline et l'actualité littéraire (1957-1961), *Cahiers Céline*, éd. Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard, Paris, Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 1976, t. II, 225 p.

Socialisme ou Barbarie. Anthologie, Acratie, 2007.

Anderson, Kirk, « “Joliment actuelles”. Les chroniques médiévales et la trilogie allemande », *Actes du VIII^e colloque international L.-F. Céline de Toulouse (5-7 juillet 1990)*, Tusson/Paris, Du Lérot/Société d’Études Céliniennes, 1991, p. 11-21.

Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points/10/Civilisation », 1970, p. 69.

Baudrillard, Jean, *La société de consommation : ses mythes, ses structures* [1970], Paris, Société Générale de Presse, coll. « Le Point de la question », 2015, 304 p.

Beauvoir, Simone (de), *Les Belles images*, Paris, Gallimard, coll. « Soleil », 1966, 259 p.

Bernanos, Georges, *Essais et écrits de combat*, éd. Michel Estève, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995[1945], t. II, p. 1968.

Bonneuil, Christophe, Céline Pessis et Sezin Topçu (dir.), *Une autre histoire des « Trente Glorieuses ». Modernisation, contestation et pollutions dans la France d’après-guerre*, Paris, La Découverte, 2013, 309 p.

Céline, Louis-Ferdinand, *Romans*, éd. Henri Godard, *D’un château l’autre* [1957], *Nord* [1960] et *Rigodon* [1969], Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1974, t. II, 1261 p.

Céline, Louis-Ferdinand, *Mort à crédit* [1936], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995, 623 p.

Céline, Louis-Ferdinand, *Entretiens avec le professeur Y* [1955], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008, 124 p.

Charbonneau, Bernard, « An deux mille », dans Bernard Charbonneau et Jacques Ellul (dir.), *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l’écologie politique*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2014, p. 193-218.

Chassay, Jean-François, *Dérives de la fin. Sciences, corps et villes*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2008, 224 p.

Chassay, Jean-François, *Des Fins et des temps. Les limites de l’imaginaire*, Montréal, Presses de l’Université du Québec, coll. « Figura. Textes et imaginaires », 2005, 248 p.

Cortázar, Julio, *Tous les feux, le feu*, trad. Laure Guille-Bataillon, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1970, 205 p.

Derval, André (éd.), *70 critiques de Voyage au bout de la nuit 1932-1935*, Paris, IMEC éditions, 2005[1993], 364 p.

Dumazedier, Joffre, *Vers une civilisation du loisir ?*, Paris, PUF, 1962, 318 p.

Fourastié, Jean, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible*, Paris, Fayard, 1979, 306 p.

Hartmann, *L’Envers de l’histoire contemporaine. Étude de la « trilogie allemande » de Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Société d’études céliniennes, 2006, 270 p.

Houdebine, Jean-Louis, « Céline l’ancien », *L’année Céline*, 1993, Tusson, Du Lérot, p. 195-200.

Lefebvre, Henri, *Critique de la vie quotidienne, Introduction*, 2^e éd. augmentée d’un « Avant-propos », Paris, L’Arche, coll. « Le sens de la marche », 1961, t. I, 272 p.

Leymonerie, Claire, *Le Temps des objets. Une histoire du design industriel en France (1945-1980)*, Saint-Etienne, Cité du design, 2016, 286 p.

Montaut, Annie, *L’Ambiguïté de la subversion formelle chez Céline. Approche sémiostylistique de D’un château l’autre, Nord et Rigodon*, Thèse de doctorat, Queen’s University, Kingston, Ontario, 1981.

Morin, Edgar, *L’Esprit du temps. Essai sur la culture de masse*, Paris, Grasset, 1962, 280 p.

- Pagès, Yves, *Céline, fictions du politique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2010, 476 p.
- Perec, Georges, *Les Choses. Une histoire des années soixante*, Paris, Julliard, coll. « Les Lettres nouvelles », 1965, 123 p.
- Popovic, Pierre, « La Marquise et le play-boy » dans Benoît Denis et Pierre Popovic (dir.), *Une Cité entre deux mondes. La ville dans les arts et la littérature en France de 1958 à 1981*, Montréal, Nota Bene, 2015, p. 149-165.
- Popovic, Pierre, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, n° 151/152, décembre 2011, p. 7-38.
- Pulju, Rebecca J., *Women and mass consumer society in postwar France*, Cambridge University Press, 2011, 260 p.
- Riesman, David, *La Foule Solitaire. Anatomie de La Société Moderne*, Paris, Arthaud, 1964, 380 p.
- Rocheport, Christiane, *Les Petits Enfants du siècle*, Paris, Grasset, 1961, 207 p.
- Ross, Kristin, *Rouler plus vite, laver plus blanc. Modernisation de la France et décolonisation au tournant des années 60*, trad. Sylvie Durastanti, Paris, Flammarion, 2006, 295 p.
- Sterne, Jonathan, *The Audible past. Cultural origins of sound reproduction*, Durham, Duke University Press, 2003, 450 p.
- Triolet, Elsa, *Roses à crédit* [1959], Paris, Gallimard, 2009, 300 p.
- Wesley, Bernabé, *L'Oubliothèque mémorable de L.-F. Céline*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, coll. « Cavales », 310 p.

NOTES

1. Louis-Ferdinand Céline, *Romans*, éd. Henri Godard, *D'un château l'autre* [1957], *Nord* [1960] et *Rigodon* [1969], Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1974, t. II. Dorénavant désigné à l'aide des lettres DCL pour *D'un château l'autre* (p. 1-299), N pour *Nord* (p. 301-707), R pour *Rigodon* (p. 709-927). Sur cette dernière partie de l'œuvre, voir Annie Montaut, *L'Ambiguïté de la subversion formelle chez Céline. Approche sémiostylistique de D'un château l'autre, Nord et Rigodon*, Thèse de doctorat, Queen's University, Kingston, Ontario, 1981 ; Marie Hartmann, *L'Envers de l'histoire contemporaine. Étude de la « trilogie allemande » de Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Société d'études céliniennes, 2006 ; *Actes du XIX^e Colloque international L.-F. Céline, Céline et l'Allemagne*, (Berlin, 6-8 juillet 2012), Paris, Société d'études céliniennes, 2013 et Bernabé Wesley, *L'Oubliothèque mémorable de L.-F. Céline*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, coll. « Cavales », 2018.
2. De ce dernier roman, achevé juste avant la mort de l'auteur, Céline a laissé un texte complet et abouti, mais qui n'avait pas reçu la dernière mise au point d'une copie définitive. L'état du manuscrit, rendu difficile à déchiffrer par les ratures et les surcharges, ainsi qu'un certain nombre d'incohérences et de négligences, nécessita un travail de lecture qui explique la date tardive de sa publication. Louis-Ferdinand Céline, *Rigodon* (éd. originale), Paris, Gallimard, 1969. Paru dans la semaine du 6 au 12 février 1969, d'après l'annonce de la *Bibliographie de la France*, 1969, n° 7.
3. En 1932, le roman reçut un accueil très positif de la part de lecteurs comme Louis Aragon, Paul Nizan, Jean-Paul Sartre, Léon Trotsky et d'autres. Voir André Derval (éd.), *70 critiques de Voyage au bout de la nuit 1932-1935*, Paris, IMEC éditions, 2005[1993], 364 p.
4. Voir Bernabé Wesley, *L'Oubliothèque mémorable de L.-F. Céline*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, coll. « Cavales », 2018, 310 p.

5. Voir notamment Claire Leymonerie, *Le Temps des objets. Une histoire du design industriel en France (1945-1980)*, Saint-Etienne, Cité du design, 2016 ; Rebecca J. Pulju, *Women and mass consumer society in postwar France*, Cambridge University Press, 2011.
6. Ces critiques visent plus rarement la société des loisirs qu'interroge par exemple Joffre Dumazedier dans *Vers une civilisation du loisir ?*, Paris, PUF, 1962.
7. *Socialisme ou Barbarie. Anthologie*, La Bussière, Acratie, 2007.
8. Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne, Introduction*, 2^e éd. augmentée d'un « Avant-propos », Paris, L'Arche, coll. « Le sens de la marche », 1961 t. I. L'auteur réimprime, sans y apporter aucun changement, un texte publié en 1947.
9. Edgar Morin, *L'Esprit du temps. Essai sur la culture de masse*, Paris, Grasset, 1962.
10. David Riesman, *The Lonely Crowd*, 1950, traduit en France en 1964 sous le titre *La Foule Solitaire. Anatomie de La Société Moderne*, Paris, Arthaud, 1964.
11. Jean Baudrillard, *La Société de consommation : ses mythes, ses structures* [1970], Paris, Société Générale de Presse, coll. « Le Point de la question », 2015.
12. Elsa Triolet, *Roses à crédit* [1959], Paris, Gallimard, 2009.
13. Christiane Rochefort, *Les Petits Enfants du siècle*, Paris, Grasset, 1961.
14. Simone de Beauvoir, *Les Belles images*, Paris, Gallimard, coll. « Soleil », 1966.
15. Jean-Louis Curtis, *Un jeune couple*, Paris, Julliard, 1967, 249 p.
16. Georges Perec, *Les Choses. Une histoire des années soixante*, Paris, Julliard, coll. « Les Lettres nouvelles », 1965.
17. Voir Bernabé Wesley, *L'Oubliothèque mémorable de L.-F. Céline, op. cit.*, chapitre 2 « Céline pipe les désuets », et Kirk Anderson, « "Joliment actuelles". Les chroniques médiévales et la trilogie allemande », *Actes du VIII^e colloque international L.-F. Céline de Toulouse (5-7 juillet 1990)*, Tusson/Paris, Du Lérot/Société d'Études Céliniennes, 1991, p. 11-21.
18. Voir Pierre Popovic, « La Marquise et le play-boy » dans Benoît Denis et Pierre Popovic (dir.), *Une Cité entre deux mondes. La ville dans les arts et la littérature en France de 1958 à 1981*, Montréal, Nota Bene, 2015, p. 149.
19. Roland Barthes, *Mythologies* [1957], Paris, Seuil, coll. « Points/10/Civilisation », 1970, p. 69.
20. Voir Kristin Ross, *Rouler plus vite, laver plus blanc. Modernisation de la France et décolonisation au tournant des années 60*, trad. Sylvie Durastanti, Paris, Flammarion, 2005, p. 271.
21. Dans *Todos los fuegos, el fuego*, par un dimanche après-midi, un incident mystérieux bloque la circulation sur l'autoroute du Sud. Les heures, les jours passent. Peu à peu une subtile confusion s'établit ; en fonction du caractère de chacun et de la personnalité même de leurs voitures, les rôles se distribuent : Porsche l'audacieux fait du marché noir, l'énergique Taunus se charge du ravitaillement, Dauphine est une jeune première très courtisée, et 404, son amoureux transi. Étrangement, cette situation paraît normale. Julio Cortázar, *Tous les feux, le feu*, trad. Laure Guille-Bataillon, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1970.
22. Kristin Ross, *Rouler plus vite, laver plus blanc, op. cit.*
23. Christophe Bonneuil, Céline Pessis et Sezin Topçu (dir.), *Une autre histoire des « Trente Glorieuses ». Modernisation, contestation et pollutions dans la France d'après-guerre*, Paris, La Découverte, 2013.
24. Le travail de Régis Boulat a montré comment Jean Fourastié a contribué à imposer en France le concept de productivité comme le « nouvel étalon de la puissance française » et prit la tête de la croisade de la productivité après 1945. Ce centralien, « touche à tout », convaincu de la nécessité de la normalisation comptable, fut un publiciste infatigable du concept de productivité et parvient à y convertir des décideurs politiques et économiques, voire des ouvriers, à l'idée de productivité après 1945 pour établir une pratique spécifiquement française d'organisation du travail industriel à partir de 1949. Régis Boulat, *Jean Fourastié, un expert en productivité. La modernisation de la France (années trente - années cinquante)*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2008.

25. Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible*, Paris, Fayard, 1979, p. 204.
26. Voir Jean-François Chassay, *Dérives de la fin. Sciences, corps et villes*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2008 ; *Des Fins et des temps. Les limites de l'imaginaire*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Figura. Textes et imaginaires », 2005.
27. Voir Jean-Louis Houdebine, « Céline l'ancien », *L'année Céline*, 1993, Tusson, Du Lérot, p. 195-200.
28. Yves Pagès, *Céline, fictions du politique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2010.
29. Georges Bernanos, *Essais et écrits de combat*, (éd. Michel Estève), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade, 1995, t. II, p. 1104.
30. Bernard Charbonneau, « An deux mille », dans Bernard Charbonneau et Jacques Ellul (dir.), *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l'écologie politique*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2014, p. 198.
31. C'est aussi pourquoi la médecine est le véritable humanisme, et la part de compassion de cette œuvre. Sur les représentations de l'homme que cristallise la science telle que la littérature la donne à lire, voir Jean-François Chassay, *Si la science m'était contée. Des savants en littérature*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 2009.

RÉSUMÉS

La trilogie allemande de L.-F. Céline dresse, parallèlement à la chronique de la Seconde Guerre mondiale qui forme son récit principal, une critique du mouvement de modernisation rapide qui s'empare de la France dans les années 1950. Au rappel des fantômes de la guerre, les textes ajoutent la parodie d'un récit d'émancipation par la consommation dont les signes et les représentations sont décrits comme le soutien sémiotique et narratif d'une refondation nationale qui renie son passé. Afin d'éviter de tomber dans le piège de la condamnation ou de la réhabilitation de l'auteur, cet article examine cette question dans une perspective sociocritique, en fonction d'un parti pris littéraire et en se demandant simplement comment se pose, malgré les partis pris réactionnaires de leur auteur, la question d'une dimension critique de ces textes à l'égard du logos modernisateur de l'immédiate après-guerre en France.

The German trilogy by Louis-Ferdinand Céline draws a very critical picture of the fast movement of modernization that France embraces in the fifties. In parallel of the WWII chronicles that are its prime narrative, these texts parody a narrative of emancipation through consumption which signs and representations are depicted as the narrative and semiotic help of a national rebirth that denies the recent past of the country. In order to avoid the trap of a sentencing or a rehabilitation of the author, this paper examines the question of the critical representation of the French postwar society in Céline's late works on a sociocritic perspective and considering the literary forms of this distanced and comic description of the after war years in France as a reign of consumption.

INDEX

Keywords : German trilogy, sociocritics, 20th century french novel, post WWII period, consumption society, modernization, progress

Mots-clés : trilogie allemande, sociocritique, roman du XXe siècle, après-guerre, société de consommation, modernisation, progrès

AUTEURS

BERNABÉ WESLEY

Professeur adjoint à l'Université de Montréal, Bernabé Wesley est l'auteur de *L'Oubliothèque mémorable de L.-F. Céline. Essai de sociocritique*, ouvrage paru 2018 aux Presses Universitaires de Montréal. Membre actif du CRIST (Université de Montréal), du CIREMM (Paris 8) et de la Société d'Études Céliniennes, il a codirigé de nombreux ouvrages collectifs et a également publié différents articles dans la *Revue des Sciences Humaines*, *Études céliniennes*, *Alternative francophone*, *@analyses*, *Études littéraires*, les *Cahiers Remix*, etc. Projet de recherche en cours : « Des amnésies mémorables. La mise en texte de l'oubli collectif dans le roman français (1900-1950) ».